

Dossier Li Qixiao

Ministère de l' Intérieur
Division de la surveillance du territoire
et renseignements
Province de Shanxi

Objet : Document de confidentialité niveau
un

Destination : Général Han, Ministre des
Affaires Intérieures

Votre excellence,

Nous nous permettons de vous adresser les
notes ci-jointes afin de vous faire part de
troublantes découvertes.

L' équipe d' études historiques menée par
le Professeur Lang du Centre d' Etudes
Anciennes de Xi' An a récemment découvert un
document réfutant totalement nos concepts
historiques et linguistiques. Ce manuscrit,
daté par les techniques de
thermoluminescence et de radiométrie aurait,
en effet, été réalisé il y a environ neuf
cent ans. Il serait vraisemblablement rédigé
en partie en chinois simplifié (ce qui

paraît inconcevable du fait de l'adoption de cette langue à l'initiative du Parti Communiste en janvier 1956). Autre paramètre étonnant, le document fait directement référence aux présidents Mao Zedong et Deng Xiaoping au niveau de certains paragraphes.

Malgré ces anachronismes inexplicables, l'ensemble des quatre équipes scientifiques ayant en charge de vérifier l'authenticité de ce document est unanime, ce manuscrit est sans conteste une pièce datant du treizième siècle. Il s'agirait vraisemblablement de chapitres jusqu'alors inconnus de « L'histoire secrète des mongols », à ce jour l'unique document nous permettant de comprendre la mise en place de l'empire mongol entre 1150 et 1200.

D'autres éléments déroutants sont corrélés à cette découverte : les données présentes dans l'ouvrage semblent liées à des recherches en physique moléculaire pratiquées jusqu'en 1990 dans les laboratoires secrets du Département de Recherche Physique de Pékin. Une vérification des détails cités dans le

manuscrit a révélé l'exactitude des éléments. Cela permettrait même une représentation des résultats expérimentaux portant sur les dynamiques de physique quantique jusque-là inaccessibles. Les éléments prouvant l'authenticité de ces références, et récoltés auprès du Département de Recherche Physique de Pékin, ont bien évidemment été joints au dossier. Une fois encore, il demeure totalement inconcevable que des informations portant sur nos recherches militaires apparaissent dans un texte rédigé il y a de cela plus de huit cents ans.

Nous vous avons transmis les données telles que nous les avons recueillies. Ces dernières se révèlent tellement disparates et hétérogènes que nous les avons disposées dans l'ordonnancement qui nous paraissait le plus judicieux pour une compréhension totale. D'ailleurs, les connexions entre les informations d'époques différentes sont tellement entremêlées au-delà du raisonnable que nous nous gardons de tenter d'en résumer le contenu. Rien ne remplacera votre

lecture directe de ces pièces inexplicablement authentiques mais raisonnablement inconcevables.

Dernier point, en ce qui concerne l'étudiant chinois qui osa défier un tank de l'armée populaire sur la place Tienanmen lors des révoltes étudiantes de 1989 et que nos services ne purent retrouver. Il semble qu'il ait été capturé par les services d'inspection sans connaissance de son défi public au régime populaire et de l'avis de recherche le concernant. Comme vous le savez, certains intellectuels, artistes et étudiants furent envoyés aux services de recherche biologique, sanitaire, physique et chimique comme cobayes. L'étudiant en question aurait, selon toute vraisemblance, été envoyé au Département de Recherche Physique de Pékin cité plus haut.

Plus étonnant encore, il semble qu'il soit potentiellement lié à (je vous demande la plus grande indulgence concernant ce qui va suivre) la mort du grand Gengis Khan, grand-père du fondateur de la dynastie Yuan.

J' ai bien conscience de l' hérésie apparente d' une telle affirmation. Toutefois, cette assertion se base sur des documents dont l' ancienneté de presque de neuf cents ans a été formellement prouvée.

J' ai bien conscience que cette description succincte doit sans nul doute vous plonger dans la perplexité. Je vous invite donc à parcourir le dossier joignant ce courrier et contenant tous les documents originaux afin de les soumettre à votre sagesse. Mon incompétence est évidente face à une problématique de cette envergure et de cette complexité.

Je vous informe enfin que seuls, mon supérieur le Colonel Yun, le Professeur Lang cité plus tôt et moi-même, sommes au courant de l' existence de ce dossier et du manuscrit.

Dans l' attente de vos instructions, je vous présente mes plus respectueuses salutations.

Major de division des renseignements M.
Kyun

DOSSIER LI QIXIAO

Rapport interne au
Ministère de l'Intérieur
de la République Populaire
de Chine

Document réservé à l'administration et sous la garde du Professeur Lang

Document retrouvé le : 06 juin 2006

Auteur présumé : Wei

Langue : Chinois simplifié

Date présumée : août 1227

Titre : aucun titre

Note : Document ayant fait l'objet de huit procédures de datation au niveau de l'encre et du support de feuille de fibre de soja et de farine. Ce document, malgré les incohérences, les anachronismes et les caractères en chinois simplifiés qu'il renferme, date effectivement de l'été 1227.

J'ai du sang dans la bouche.

C'est donc la fin. Je vais m'éteindre dans cette grotte humide.

Je dispose du sac de Ye-liu T'chou-tsai. Sa vieille plume et son encre m'appartiennent. Il n'en aura plus besoin désormais. Je *sais* qu'il sera enterré au matin avec le Khan.

C'est ce qui est réservé aux scribes des empereurs.

Sa plume s'est retournée contre lui.

Je *sais* aussi combien être enterré vivant sera une expérience abominable. Sa dernière.

Il est en train d'écrire, lui aussi.

En ce moment même.

Il rédige ses mémoires.
Un témoignage de vautour.
Rien de plus.
Qu'il consomme donc sa dernière nuit à mettre sur papier ses souvenirs.
Qu'il s'use une dernière fois les yeux dans la tente du Khan Océanique.
Il les a assez souillés durant toutes ces batailles. Lorsque tous ces soldats agonisaient pour lui inspirer des poèmes de cour.
Lorsque nous fûmes torturés et assassinés, aussi.
Lorsque Fah hurlait en lui suppliant.
Un vautour, je vous dis.
Je lui laisse son amitié. Qui voudrait de la fraternité d'une goule ?
Comme toujours, c'est la vanité qui conduit à accepter l'intolérable.
Qu'il en hurle ses boyaux lorsque la terre lui comblera la bouche.
Il mettra longtemps à mourir.
Vraiment longtemps.
Traître.
Je sens que je saigne abondamment derrière la tête.
La masse d'arme de Bo'ortchou m'a arraché la moitié du crâne.
J'ai mal. Penser me fait mal.

Il ne me reste plus qu'à attendre la mort, celle qui viendra au son du goutte-à-goutte qui s'écoule de mon crâne abîmé.

L'occiput, que ça s'appelle.

Ce mot n'existe même pas.

Je vais bientôt rejoindre Fah.

Ça ne fait pas un pli.

C'est ce soir que je crève.

Une troisième fois.

Qui pourrait croire ça ? Hein ?!

Je n'attendrai pas dans le noir de l'épouvante.

Non.

Je ne suis pas bâti de ce bois-là. Les armes ne m'ont jamais fait reculer. La mort ne me fera pas douter davantage. Je la connais bien, moi, la grande faucheuse. Je l'ai pratiqué à toutes les époques. Par la science. Par la guerre.

Quelle différence ?

Des monticules de cadavres de cobayes ou bien d'anonymes, ça change quoi, au final ?

On trépanse pareillement, quel que soit le motif.

La mort, c'est la toile de fond de tout.

C'est ce qui fait qu'on se presse d'être un peu heureux avant les asticots.

C'est ce qu'il m'aurait fait me lever la nuit pour écrire si j'avais eu un enfant à qui transmettre qui je fus.

Y'a pas grand-chose d'autre. À la fin, c'est bien le pourrissement qu'est le seul moteur.

C'est pour ça qu'on passe son existence à craindre un peu tout.

Sauf que la peur, c'est un instinct de soumis. Quand on a tout perdu, cette vieille terreur ne vaut pas plus que les souvenirs. Quand la mort approche, que le temps a tout érodé, y'a tout qui se tire. Tout a filé. Y reste plus rien.

Il n'y a bien que la peine qui demeure toujours.

Y'a peu de phrases aussi vraies. Croyez-moi.

Toujours.

Comme il ne me reste plus qu'à attendre la fin, je vais utiliser le matériel de Ye-liu Tchou-tsai le traître.

J'avais écrit des livres entiers, après tout.

Un autre temps.

Un autre moi, même. Un jeune idéaliste.

Un bon profil à sacrifier. Comme la Chine les aime bien. Elle en a mâché des millions déjà.

J'allais pas changer quoi que ce soit.

Je croyais quoi ?

J'y ai seulement gagné le grand saut.

Dans le broyeur. La grande lessiveuse de Borr. Et hop !

Une autre vie d'esclave.

Le destin doit être taquin.

Merci Schrödinger.

J'aurais conservé que mes yeux de chien de traîneau et ma tristesse.

Ça saute les époques et les situations, la tristesse.

Faut le savoir.

Dieu, y joue pas aux dés, y paraît.

Mon cul.

Je rédigerai l'absurde de mon existence. La négation des lois les plus élémentaires. Je contera comment j'ai côtoyé les tyrans de toutes les époques.

Comment j'ai fait stopper les tanks de mon père sur la place Tiananmen.

Je détaillerai le secret qui permit à Témoudjin de devenir le maître du monde, le Khan Océanique. Le grand Gengis Khan.

J'expliquerai comment les tangüts¹ affrontèrent le despote. Comment je participai à cette dernière bataille.

Je dévoilerai enfin comment je l'ai tué.

Comment j'ai tué Gengis Khan.

Je veux dire, si je crève pas avant. Le goutte-à-goutte faiblit pas.

Ça doit pas coaguler, le sang qu'aurait jamais dû être là.

Faudra que je traîne pas si je veux tout mettre sur papier.

Un livre c'est beaucoup de choses à accomplir.

Ça s'écrit pas pour les autres. C'est l'erreur de tous ces cafouilleux qu'on a propulé écrivassiers.

C'est pour ça que tout ce qu'on parcourt est si mauvais.

On rédige pour transmettre le cœur de l'émotion à travers l'éternité.

Même au fond d'une grotte glacée.

¹ Peuplade nomade mongole située sous les grandes falaises proches de l'Onon (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

Même lorsqu'on va caner comme un chien.

Tu me manques Fah.

Je t'aime.

Wei t'aime aussi.

Il n'est plus très loin de toi.

Moi je peux aller en enfer.

Je peux y aller et tourmenter Lucifer lui-même. Y aller et tourmenter les deux bourreaux de l'humanité.

Les pires monstruosité énucléées des orbites de l'Histoire.

Le conquérant des steppes et ses armées et le président de la République Populaire dont j'ai arrêté les tanks de ma seule carcasse.

Document retrouvé le : 05 avril 2006

Auteur présumé : Ye-liu Tchou-tsai

Langue : Chinois antique

Date présumée : 1225 -1227

Titre : Mémoires de scribe²

La nuit vient de tomber.

Je dois entreprendre le récit de tout ce qui advint. Comment le Khan est mort. C'est la coutume, je dois expliquer ce qu'il s'est passé. Le transmettre aux générations à venir.

C'est par les lettres que les empires se sont gravés dans les archives de l'Histoire.

Sans elles, l'oubli érodera jusqu'au moindre souvenir.

Je dispose de quelques heures pour léguer l'épigramme d'un empire. À la mort d'un empereur, il est désormais nécessaire d'immortaliser sa gloire.

C'est écrit dans le Yasaq³.

Ils m'ont accordé jusqu'au lever du jour.

² Auteur présumé de « L'histoire secrète des mongols », unique document détaillant l'élaboration de l'empire mongol. Dans ces « mémoires de scribe » l'auteur semble cependant s'exercer à une tâche différente, celle de son autobiographie.

³ Premier code de lois connu à ce jour, établi par Gengis Khan afin de réglementer l'empire mongol naissant, alors composé de différentes tribus (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

N'imaginent-ils pas ce que cela représente de travail ? Ne réalisent-ils pas le travail nécessaire afin de coucher sur la feuille le parcours d'un conquérant ? Ce que c'est de détailler l'influence d'un homme craint comme un dieu ?

Peuplade d'illettrés.

Je devrais aussi traiter d'une conscience qui nous dépasse. Je ne peux pas l'é luder.

Le vent secoue ma tente, l'air est froid.

En a-t-il déjà été autrement ?

Même la tente du Grand Khan est glacée. Malgré les fourrures et le feutre épais.

Ils ont déposé une poignée de bougies sur la table du conseil de guerre. À mon intention.

Je les consumerai. Pas de doute. J'ai des milliers de vers à rédiger.

J'ai des millions de souvenirs à accoucher sur cette table en bois épais.

La table de mon Maître. Du plus grand Maître. Du seul et unique Maître, quand l'on y songe.

Celui qui est mort et avec qui je serai enterré.

Il y a des traditions desquelles il fait se méfier.

Pour ces barbares, il me faut accompagner dans l'au-delà celui qui conquiert le plus vaste empire de l'univers. Je suis supposé continuer mon service dans l'éternité bleue du Tangri.

Je serai enterré demain avec sa dépouille.

Ma dernière nuit.

Peuple de sauvages.

Il m'est impossible de fuir. Je ne saurais même pas où aller, de toute manière. Je ne suis pas fait pour la steppe.

Quelle ineptie d'enterrer un scribe avec son maître.

Quel gâchis.

N'ai-je pas commis le pire des crimes pour eux ?

J'appréhende de mourir. J'ai peur.

Et ce froid qui n'arrange rien.

Moi, qui offris toute mon existence aux lettres.

Quel gâchis.

Ne suis-je pas la main qui a immortalisé le Yasaq et ses lois modernes ?

J'aurais vécu et aurais succombé par les lettres.

Dès lors, quelle activité plus logique que d'humer les volutes de mes derniers instants par la plume ? S'il ne me reste qu'une poignée d'heures d'existence, autant danser parmi ce que j'aime. Gracile parmi les mots. Léger, plongé dans la poésie.

J'aurais ainsi écrit jusqu'à mon dernier souffle.

Le destin d'un poète.

Bien que je renierai chacune de mes pages pour une journée de plus.

Il faudra un jour écrire qu'aux yeux du mourant, le soleil est si beau.

Je me mets à l'ouvrage.

Je ne dispose que de peu de temps.

Mon dernier texte.

Après tous mes poèmes flatteurs, mes chansons louangeuses, mes essais courtisans. Après le code de lois du Maître. Après la rédaction de ses mémoires dictées en vue de la réalisation de l'ouvrage de sa vie⁴. Après ce qui devra être le livre dominant jusqu'aux saints écrits des dieux des peuples du Grand Ouest. Après toute cette vie de transcription, je m'accorde enfin le droit de mettre sur papier ce qui émane de mes propres songes, de mes propres réflexions, de mes propres pensées.

Un scribe n'est pas sollicité pour rédiger ce qu'il pense.

Disons qu'à présent, tout est sensiblement différent.

Je n'ai dorénavant plus d'auditoire à séduire, je vais mourir quoi qu'il arrive demain matin. Les deux gardes postés devant la porte entreront et me traîneront jusqu'au pied du vieil arbre noueux pour me jeter dans la fosse avec le cadavre en armure.

Peuple de brutes.

Mes mains tremblent.

⁴ Référence à « L'histoire secrète des mongols » (Musée de Pékin)

J'ai observé tellement de mises à mort que je ne puis me mentir sur ce qui m'attend.

Je sais que cela sera insoutenable. Que cela semblera une éternité.

Je sais que l'on défèque dans son dernier relâchement.

Que le grotesque vient barbouiller notre petite tragédie.

Me yeux pleurent, je crois.

Mes dernières heures de vie dans cette ger⁵ remplie du butin du Khan. Des bandes de papyrus sur lesquelles sont détaillées les cartes du monde connu. Les sabres d'or d'Abbasside⁶. Les graines sacrées de Kandahar⁷. La couronne Khwarezmienne⁸. Des ouvrages uniques dans les langues inconnues du Grand Ouest. Une table de navigation Ai Yubide⁹. Des bougies odorantes du plateau d'Oust-Ourt¹⁰.

Des soieries, des armes de maîtres, des calligraphies uniques, des bijoux rares.

⁵ Yourte (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

⁶ Irak actuel (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

⁷ Iran et Afghanistan actuels (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

⁸ Irak, Iran, Turkménistan, Afghanistan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Pakistan, et Kirghizstan actuels (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

⁹ Egypte actuelle (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

¹⁰ Kazakhstan actuel (*Université des Langues et Civilisations de Pékin*)

La plus riche des tentes du monde. La plus prestigieuse de toutes. Celle du Maître universel.

Elle demeurera mon dernier cachot.

Même l'historique pelisse de zibeline m'est offerte jusqu'au petit jour.

Celle de Börté. Celle qui convainquit Togroul. Celle qui permit au Maître océanique de remporter la première bataille de sa légende.

Mes mains tremblent plus encore, mon nez coule.

Je ressens pourtant une sérénité toute singulière.

La viande a ses curiosités.

Elle réagit avant le cerveau. Elle sait avant lui.

La conscience le formule ensuite.

De quoi devrais-je avoir peur lorsque je me sais perdu ?

De la souffrance physique. De n'être plus. De ne plus écrire.

Il y a tellement de choses que je n'ai pas encore observées ni décrites. Tant de merveilles que je n'ai pas encore comprises.

Peut-être cette nuit m'aidera-t-elle à saisir l'incompréhensible don de Wei. Peut-être ceci me permettra-t-il de comprendre sa résurrection mystérieuse.

Ses yeux étranges.

Ses curieux propos lors de la nuit du grand claquement. Celle où il fut torturé et exécuté et que le ciel se zébra de cet étrange éclair qui effraya tant les bêtes.

Peut-être ces caractères parviendront-ils jusqu'à des yeux capables de les déchiffrer.

Quand la mort point doucement, on se met à songer à l'immortalité.

On la guette là où on peut.

Pour un scribe, elle est toute trouvée.

Qui que vous soyez, prenez le temps de lire le récit d'une nuit, le récit d'une vie, celui de Ye-liu le lettré, celui qui a côtoyé le plus grand des hommes et trahi le plus noble.

Je vais évoquer le temps où mon nom était Ye-liu. Bien avant la prise de Yanjing¹¹ et la capitulation des Kins. Bien avant la rédaction des mémoires dictées du Khan Océanique. Bien avant le massacre des tangüts qui m'amène à considérer ma propre mort.

Je vais aborder mon histoire, ma vie. Ye-liu Tchou-tsaï l'érudit de la cour de Yanjing.

Chucaï, comme Gengis Khan me surnommait.

Chucaï, le scribe de l'empire des Bordjigin.

Je naquis héritier du clan Ye. Une famille lettrée installée au nord des berges du fleuve Wei He, aux abords d'un village de marchands. Mes parents faisaient partie des riches familles de la province et aspiraient à respecter la tradition familiale et faire de moi un homme de lettres.

C'était à l'époque du royaume Kin, lorsque le monde n'était que clans et chaos.

Les choses n'ont pas tellement évoluées.

Mon père était le dramaturge officiel des héritiers de la dynastie. Il devait son prestige à un magnifique poème titré d'un nom de fleur où il comparait la fraîcheur de l'impératrice et à douceur de ses traits au si rare jasmin des montagnes.

¹¹ Nom ancien de la ville de Beijing (Pékin)

Il était l'homme d'un seul poème, l'auteur adulé d'une œuvre unique.

Il n'est finalement pas difficile de s'inscrire sur les tablettes de la postérité. Complimenter une femme de pouvoir avait suffi à lui assurer une renommée de légende.

Parfois, le destin n'en demande pas davantage.

Il enseigna la poésie à toute la jeunesse de l'aristocratie kin grâce du fait d'un seul poème louangeur.

La réussite par les lettres n'est pas plus noble que les autres. C'est la flatterie et les intrigues qui dictent les succès.

Strictement.

La qualité de la plume n'est qu'accessoire.

Ce poème garantit à ma famille renommée, prestige, relations et argent et je grandis dans l'aisance de l'aristocratie lettrée.

Destiné aux poèmes depuis mon premier souffle.

On ne se refait jamais. Tout est joué d'avance.

Lorsque l'empereur annonça le projet d'une grande œuvre contant son règne, mon père, comme le voulait la coutume, m'offrit aux lettrés royaux afin de faire de moi l'érudit qui détaillerait l'histoire de sa souveraineté.

J'allais fouler le sentier laissé par mon père.

Comme si j'avais eu le choix.

J'étais un enfant et déjà reposait sur moi les attentes d'un puissant.

La gloire de l'empereur Khi-Bon et de celle de ses descendants.

Comme bien des souverains, il aspirait lui aussi à l'éternité par les lettres.

J'intégrai donc les cours princiers à l'âge de six ans et étudia les années qui suivirent auprès des plus grands poètes, dramaturges et musiciens de mon temps.

Je comprenais déjà clairement ma fortune. J'observais par moment nos valets. Leurs mines apeurées, faméliques. Leurs grands yeux lorsque nous les battions parfois.

Les dominants et le dominés.

La Nature elle-même fonctionne ainsi.

Les années passèrent et ma maîtrise de la langue et des arts s'approfondit.

Souvent, je m'interrogeai en secret à l'égard de mon père. Méritait-il d'être porté au panthéon des légendes qui alimentèrent mon imagination ? L'auteur d'un unique poème, fut-il de trois cent vingt vers, peut-il faire partie des plus grands génies de son ère ?

Bien évidemment, jamais je ne partageai ces réflexions.

Je me jurai de ne pas devenir l'auteur d'un seul poème.

Il y a trop à écrire.

Trop.

Infiniment trop pour ne se contenter que de trois cent vingt vers.

Je m'engageai à un jour en écrire dix mille. Cent mille même. Et cent mille encore.

Et des poèmes comme des yeux n'en avaient encore jamais parcourus. Des poèmes où l'émotion collerait à la page.

Le temps se contracta. Il sembla s'accélérer. Sorte de venturi d'une éternité d'études tassée. Tout cela arrangé en souvenir fugace d'une existence paisible bercée par les lettres.

Le temps passe si vite lorsqu'on est heureux.

Je m'exerçais continuellement à la calligraphie. J'appris consciencieusement les classiques. Je travaillais mes rimes et l'onomastique.

Je devenais l'égal de mes professeurs.

Je songeais, moi aussi, à l'éternité par les lettres.

L'instruction classique a ceci de regrettable qu'elle est incompatible avec l'amitié. Les heures de cours en tête-à-tête avec les professeurs, les matinées entières de calligraphie et les soirées entières passées à lire dénaturent tout ce qu'il y a de grégaire en nous.

Ce doit être le prix à payer.

Qui pouvait songer que la poésie fût gratuite ?

La littérature est merveilleuse. Elle est en mesure de résoudre à elle seule les problèmes qu'elle génère.

Lorsque l'on est dépourvu d'une quelconque amitié et que l'on se sent orphelin de tout lien fraternel, elle offre de quoi puiser en soi des trésors intérieurs. Elle fournit de l'imaginaire à coups de feuillets noircis de caractères. Elle génère du rêve.

Personne ne nous fait défaut lorsque nous sommes plongés dans nos songes.

La lecture a de quoi vous passionner des vies entières.

C'est le palliatif de la vie.

Plus besoin d'autrui.

L'imagination suffit.

Suffit à tout.

Je bâtis donc un univers d'intangible. Un monde peuplé des seules images de mon crâne d'adolescent. Je ne me languissais plus d'amitié ou de discussion.

Je m'étais affranchi.

J'étais comblé.

J'étais loin de cette tente qui me verra mourir au lever du soleil.

L'eau des fleuves continua de s'écouler et les saisons se succédèrent.

Mon appétence de littérature et de poésie n'avait désormais plus de limites.

Après ces années de traductions, de corrections et d'études, j'obtins la reconnaissance de mes professeurs. Je fus le plus jeune étudiant à obtenir le titre d'enseignant en dramaturgie et en poésie.

On fit grand cas de ma nomination à la cour.

L'empereur se félicita publiquement de compter parmi ses dramaturges le poète le plus doué de sa génération.

Nous y revenons toujours. Nous ne nous changeons pas.

Ce que nous sommes irradie de nous malgré nos tribulations.

L'empire venait d'entrer en guerre contre les barbares du nord. Des incursions tatares avaient rasés quelques villages aux abords des steppes.

En réponse à la crainte manifeste du peuple, il fut décidé d'offrir à l'empire une glorieuse victoire à chanter dans nos cités.

C'est par les poèmes et les contes que l'on forge l'Histoire. Je sais exactement de quoi je parle.

On ne connaît des événements que ce que l'on veut bien nous conter.

C'est comme cela qu'on manœuvre les hommes.

On les effraie. On les rassure. On les convainc de s'armer. On les pousse à s'entretuer.

Offrez-moi les relais qui chanteront mes poèmes et je n'ai que faire du pouvoir d'un empereur, d'un grand législateur ou de celui qui frappe la monnaie.

C'est par la féerie psalmodiée au peuple qu'on manœuvre une nation comme on le désire.

Mille millions de poèmes ne peuvent pas se tromper.

C'est ainsi que je fus chargé de la description de la bataille de Hohhot. L'endroit se situait à plus de quatre-vingt jours de cheval de Yanjing.

J'avais pour mission de me rendre sur le champ de bataille pour en conter les faits d'armes à la cour qui le diffuserait dans tout l'empire.

J'avais douze ans.

L'âge où l'on se choisit une femme.

À la fois homme et enfant.

Érudit en tout. Expérimenté en rien.

On se convainc de sa certitude jusqu'à ce que l'on soi sur le point de partir.

C'est la veille des grands voyages qui permet l'humilité.

On ne peut plus se terrorer.

Je me souviens le monarque Khi-Bon me faisant appeler afin d'annoncer mon départ. J'étais

accompagné de cavaliers de sa garde personnelle. Il me sommait de lui conter dès mon arrivée les exploits guerriers de nos troupes face à l'envahisseur tatar.

Il souriait beaucoup.

Nos factions seraient alliées aux escadrons kéraïts généreusement accordés par leur chef.

Tout devrait bien se passer.

Nous allons les écraser.

J'hochais la tête avec conviction.

À douze ans, nous ne disposons pas grand-chose d'autre.

Son conseiller prit le relais et m'apporta le détail des attendus de la cour.

La tâche qui m'était confiée s'avérait démesurée. Impossible.

Une description quotidienne de deux mille caractères et un poème en comprenant dix mille chaque semaine.

Infaisable. Même pour mes professeurs.

Un travail de forçat.

L'œuvre d'une vie entière de dramaturge impérial à fournir en quelques mois.

Par un petit homme de douze ans qui ne connaissait de la guerre que les traités de généraux et les poèmes anciens.

Le conseiller insista sur le poème hebdomadaire de dix mille caractères. Il serait dédié aux combattants. Il narrerait les exploits de soldats sélectionnés par le général Hok qui m'accueillerait là-bas.

Un poème pour les plus valeureux guerriers à destination d'un peuple ayant besoin de héros.

Comme je l'ai abordé plus tôt, c'est comme ceci que fonctionnent les nations.

Des contes et des rêves.

Rien de plus efficace. Il n'existe pas d'autre recette pour convaincre les pauvres de s'éreinter encore et les soldats de s'enrôler plus nombreux.

Dix mille caractères. Par semaine !

Le moindre poème classique portant sur la guerre en comportait tout au plus deux mille.

J'inclinai respectueusement la tête en soulignant combien j'étais honoré.

Repousse-t-on les requêtes d'un empereur ?

Le conseiller poursuivit en expliquant qu'un coursier aurait la charge de la transmission de mes productions au palais où elles seraient narrées par les orateurs officiels de la cour. Elles seraient ensuite relatées par annonce au peuple au lendemain de chaque grande lune.

Et voilà.

J'allais incarner les yeux de la nation.

La vanité fonctionne toujours.

Toujours.

Le dernier jour de mes douze ans, je préparai mon paquetage pour partir observer des hommes tuant d'autres hommes. Une première mission à l'image de toute l'existence qui m'attendait.

À vous en convaincre du destin.

J'avais étudié la littérature, la poésie et la philosophie. Ces milliers d'heures pour aller décrire la barbarie et la cruauté.

Aussi invraisemblable que ceci puisse paraître, j'étais empli d'excitation.

Les récits et les poèmes avaient bien fonctionné sur moi. Je me languissais d'exploits, de bravoure et de conquêtes simples où les ennemis s'empalent sur nos lances et où nos braves meurent en un seul et courageux soupîr.

Tellement loin de ce qui m'attendait.

Je vous le dis. Les auteurs sont des menteurs.

Mon père me félicita.

Il avait offert son fils au roi, et ce dernier m'envoyait assister aux actes les plus condamnables ayant été commis sur la verte et sainte terre de la nature.

On me dépêchait à la contemplation de la fureur et du massacre.

J'allais seulement avoir treize ans.

Père était comblé.

Qu'importe de ne rien y comprendre. Les adultes demeurent des énigmes pour les enfants. La vanité. L'avarice. L'ambition. Tous ces concepts sont étrangers à l'esprit neuf. Il en faut beaucoup, de ces sédiments d'années pour tourner l'esprit pur de l'enfant en vautour.

Je ne montrais rien de l'ébullition intérieure qui me tenait éveillé la nuit. L'excitation. La peur. L'appréhension. L'envie.

Une tête d'enfant n'est pas construite pour les sentiments complexes. Érudition ou pas.

Je partis un jour de pluie, au milieu d'un attelage de caravanes escortées par d'immenses gardes cliquetant d'armes.

J'étais important. Minuscule sur mon cheval et pourtant plus capital que chacun des géants qui me scrutaient du coin des yeux.

Ce doit ressembler à ça, le vrai pouvoir.

Être craint, respecté et protégé par des hommes capables de vous écraser comme un insecte.

Ce voyage fut le plus douloureux de ma vie. Mes fesses étaient alors bien trop molles et mes muscles trop délicats. Une vie d'apprentissage et de bancs ne m'avait pas forgé pour le déplacement à cheval.

Jamais je ne me plaignis.

Auprès de qui aurais-je pu geindre de mes fesses endolories et de mon cou si raide ?

Ces douloureuses heures de chevauchées annonçaient pourtant toute une vie de cavalcades. Cette existence tellement éloignée des canapés et autres sièges de lecture qui m'attendait.

J'étais bien loin d'imaginer combien de galopades il me restait à vivre en compagnie du peuple des steppes.

J'en profitai pour observer les soldats. Écouter leurs rares échanges. Contempler leurs armures et leurs cicatrices. Tout cela me serait incommensurablement utile lorsque je rédigerai mes feuillets pour l'empereur.

Après onze semaines de campements inconfortables et crasseux, nous arrivâmes vers les hauteurs du champ de bataille de Hohhot.

Les anciens esprits grecs des livres précieux affirment qu'il n'existe rien de plus fascinant que la guerre. Rien de plus hypnotique que le choc de deux armées. J'ai lu les traductions de leurs plus grands poèmes. Ils se réfèrent toujours à la grande guerre de Troie. Tous ahuris face au suicide collectif qui râle, glougloute, tranche et saigne.

C'est rien d'autre que la viande qui les fascine. Pas la guerre.

La guerre n'est qu'un prétexte.

Elle n'a rien de fascinant.

Je me rappelle encore découvrir l'immense échine d'une terre de schiste. Des millions de vertèbres juxtaposées avec des tours de guet à intervalles réguliers, surmontées de l'étendard jaune de l'empereur Kin.

Et puis la muraille.

La grande muraille.

Elle m'a séduit par son parfum d'éternité.

J'ai admiré l'empilement de ses briques d'argile et de fibres pilées de soja. J'ai observé le crénelage de ses murets.

Même la candeur des enfants stoppe sa respiration face à une telle beauté.

Les peintres et les poètes ne sont pas en mesure de mettre en forme l'éternité.

Les architectes, eux, en sont bien capables.

Je l'ai vu. L'éternité en créneaux et tours de guet.

Si le vaste empire des hommes le lui permet, peut-être sera-t-elle encore, dans mille et mille années, postée devant les montagnes.

Aussi impérissable qu'elles.

Elle est immuable.

Elle demeure la plus belle chose que mes yeux aient eu le privilège de contempler.

La plus belle chose.

La plus belle chose, avec Fah qui est morte.

La plus belle chose, avec Fah dont je rédigeai la torture alors qu'elle me suppliait de l'aider.

Ce doit être le mauvais côté de l'éternité, je présume.

Les magnifiques souvenirs ne sont pas les seuls à se fixer à la mémoire.

J'étais dans l'ombre de la muraille et je ne parvenais pas à décoller mes yeux de ses circonvolutions lointaines qui serpentaient sur les collines jusqu'à l'horizon.

Mais j'avais d'autres merveilles à contempler. J'avais une tâche impériale à accomplir.

J'avais une guerre éclatante à narrer. Une boucherie magnifique. Un carnage admirable.

Au lendemain de notre arrivée, le général Hok me présenta ce qui allait être ma place d'ouvrage. Mon poste de spectateur des champs de bataille.

Combien de dizaines en verrais-je dès lors ? Combien de centaines ?

Jusqu'à aujourd'hui même. Aujourd'hui où j'ai pu poser mes yeux sur la dernière barbarie qui me sera donné de décrire.

Le dénouement est toujours le même.

La faucheuse gagne à tous les étages. Le reste, ce ne sont que les échos des cris de généraux et des râles des grands blessés. Sinon, c'est seulement de la musique.

Le général Hok me désigna mes quartiers.

La tente jaune serait ma demeure pour les longs mois de lutte à venir.

Jaune.

On m'attribuait la couleur impériale car j'incarnerais le regard du souverain.

C'était une tente carrée dépourvue de toit. Un simple assemblage de soie et de rubans de cuir avec pour tout sol un tapis brodé de l'emblème kin. Mon unique mobilier se composait d'un bureau et d'un tabouret de bambou.

J'étais bien loin du confort de la cour.

J'adorais ça.

Les premières escarmouches débutèrent deux jours plus tard. Les premiers cavaliers tatars vinrent par salves depuis les plaines venteuses de l'ouest.

Des nomades. Des insoumis fractionnés en familles, scindés en clans, subdivisés en peuples.

Le peuple des steppes.

Les barbares du vent.

Ils m'impressionnaient beaucoup. Leur férocité avait nourri d'innombrables récits que les soldats s'échangeaient lors des phases repos. Ils étaient seulement vêtus de fourrure et chevauchaient de très petits chevaux trapus et résistants à tout. Des chevaux qui leur ressemblaient.

Leurs barbes hirsutes. Leurs lames recourbées.

Et puis ce silence dans leurs rangs. À croire qu'ils ne parlaient jamais.

C'est cela qui impressionne le plus.

Pas les cicatrices ou les armes. Pas le regard ou la largeur de la colonne de soldats.

Non.

C'est le silence qui est terrorisant.

Il ôte au soldat toute humanité. Il l'arrange en mannequin de mort. Invincible et sans pitié.

Il effraie l'adversaire au plus profond du grand trou froid qui réside derrière ses boyaux.

Le guerrier tatar, c'est la goule des champs de bataille.

Alors que débutait devant moi le spectacle le plus impressionnant de ma courte vie, les archers et les coureurs de l'armée kin se disposaient en rangs serrés.

La longue période d'observation s'instaurait. Dans l'attente, des centaines d'hommes affluaient depuis les plaines Öngüt et depuis le royaume Kin.

On sentait tous la mort arriver.

La boucherie, quand elle est bien préparée, se voit venir de loin.

Une grande muraille, impassible comme un dieu, se désintéressait de la folie des hommes. Elle semblait

regarder le bleu cristallin de l'éternité posté sur le dessus de nos têtes.

Je débutais ma brutale initiation à l'horreur.

Ma place avait été déterminée sur le promontoire rocheux en haut de la colline en arrière des troupes, d'où le général dirigeait les manœuvres.

C'était parti.

La grande danse de la trépaïlle pouvait débiter, j'avais mes feuillets et mes plumes.

Je débutai ainsi les premiers massacres d'une vie de contemplations atroces.

Je me souviens précisément des cavaliers tatars lançant l'assaut d'un cri commun, terrible, issu de multiples gorges enragées, sans peur, sans pitié.

Pas d'autre mot. D'autre bruit. Seulement leur cri de bête. Ce hurlement de primitif qui glaça l'échine des combattants kin comme il figea la mienne.

Je les revois talonner leurs chevaux trapus, je me les remémore fonçant dans une ligne de puissance, le sabre et les haches levés bien haut.

J'avais oublié de mentionner les haches.

C'est une arme qui terrorise sur un champ de bataille. Elle n'entaille pas comme les lames. Elle tranche et elle brise tout.

Tout.

Aucun soldat civilisé ne s'encombre d'une arme si peu facile à manier dans un champ de bataille.

Une arme de primitif. Une arme d'un autre genre d'homme. Plus rude. Plus fort.

Plus effrayant.

Je me rappelle le silence qu'accompagnait la nuée de flèches que vomirent trois cents de nos arcs. Il y a bien le frémissement des plumes d'oies qui fend le silence, lorsque les traits se lancent amoureusement vers les gorges et les poitrines.

Le son de la tendresse du massacre, peut-être.

Devant moi, des centaines de barbares en fourrures continuaient à lancer leurs chevaux en direction des archers kins. Malgré leurs poitrines percées de flèches et le sang dégoulinant de leurs bouches, ils maintenaient leurs mains armées tendues vers l'azur comme un étendard de haine. Ils espéraient emporter dans la mort le plus grand nombre d'adversaires.

Je l'ai évoqué plus tôt, les tatars n'ont rien d'humain. Ils viennent des steppes venteuses et neigeuses. Ce ne sont que des barbares.

Malgré mon âge, les larmes ne troublèrent pas mes yeux. Trop de sensibilité aurait été signalée à l'empereur par le général. J'aurais été rappelé puis radié, apportant ainsi l'opprobre sur ma famille.

L'opprobre sur mes parents.

Ceux qui vous aiment.

Ceux qui vous aiment et vous donnent au roi.

Ceux qui vous observent enfourcher les responsabilités jusqu'à un champ de bataille, le torse gonflé d'orgueil.

Je compris enfin pourquoi le spectacle de la sauvagerie avait inspiré tant de poètes.

Zhu Yuanzhang, Kong-tse, Mong-tse, Bodhidharma, Homère, Lie Zi, Zhuang Zi, Eschyle.

Je l'ai déjà mentionné, les grecs ont toujours eu le goût du carnage. La philosophie, les temples, les mosaïques et les amphores ne sont rien d'autre que de la décoration.

Il faut avoir vu les tripes se répandre sur le sol pour agencer les mots décrivant la souffrance. On ne sait rien de l'horreur tant que l'on n'a pas observé des hommes en tranchant d'autres.

Je saisisais enfin ce qui avait fasciné tous les conteurs de l'atroce qui m'avaient précédé.

L'horreur se révèle enivrante lorsqu'on ne la subit pas. C'est vrai. Qui l'a déjà mentionné ? L'atroce devient addictif lorsqu'il est confortable. Ce doit être ce drôle d'instinct de mort qui se love au fond de nous.

On parvient facilement à se détacher de l'agonie d'autrui.

On se convainc que c'est l'ordre des choses. Que c'est comme cela. Que certains crèvent alors que

d'autres rédigent des poèmes. Que c'est le destin du monde.

Fadaïses.

Le souverain attendait de moi des rapports transcrivant l'évolution des batailles. Le peuple aurait vent de mes mots. Le royaume vibrerait au son de ma poésie.

Cela me convenait tout à fait.

Je m'attelai à ma première grande tâche. Avec rigueur. La plume toute tremblante d'excitation mal contenue.

Je ne débutai pas, ce jour-là, le récit d'une grande bataille.

Non.

J'entamai une épopée.

Je disposais, dès la seconde semaine de conflit, de héros et de lâches, de braves et de traîtres, de dilemmes et de rebondissements.

C'est une des particularités de l'esprit humain. Il parvient à distinguer ce qu'il désire dans ce qu'il observe.

L'horreur de la vérité, alliée à mon imagination, me fournissait le théâtre épique d'une infamie devenue feuilleton hypnotique. J'écrivais comme un forcené. Tout halluciné de mort et d'héroïsme. Convaincu de mes propres fantasmes. Grossissant les chiffres. Transformant les événements.

Tous les auteurs s'y prennent de la même manière.

C'est le grand secret de la littérature. Il n'y a rien de vrai. Seulement du fantasme destiné à éblouir le public. On focalise sur les histoires, sur les dénouements. Et tant pis pour l'émotion. On ne sait pas faire autrement.

Écrire un chef-d'œuvre serait trop difficile, sinon.

L'émotion ne tient pas à la page. C'est comme ça.

Après sept semaines d'assaut, l'empereur exigea que j'accroisse ma production de cinq cent caractères.

Cela aurait dû me déprimer. J'en étais, au contraire, ravi.

Je n'ai jamais bien su limiter ma prose.

J'étais ses yeux, et il me réclamait davantage d'acuité.

Je découvris que les batailles résultent, en réalité, d'une planification et d'un chronométrage scrupuleux. Le problème avec les différentes tribus des steppes, selon le général, était qu'elles ne respectaient que rarement les protocoles de guerre.

On pouvait s'attendre à tout.

Les affrontements débutaient une heure après le lever du soleil. Ils perduraient jusqu'au soir où le son de la corne de rappel indiquait la fin des combats.

Aussi simple que cela.

Comme les clochettes qui sonnaient les débuts et fins des cours de philologie.

Comme le soleil était ardent, le général m'avait fait installer une toile de soie jaune au-dessus du bureau d'où je contemplais la bataille. La chaleur est toujours très inconfortable lorsqu'on est occupé à détailler l'atroce. J'écrivais directement depuis mon poste d'observation. J'étais parfaitement posté pour ne pas rater une seule agonie.

J'en noircissais des centaines de feuillets.

La poésie ne tranche pas, ne sectionne pas, ne fracasse pas. Elle a besoin de confort.

C'est comme cela que se rédige l'Histoire. Pas par les combattants. Pas du tout, même. Quel que soit leur camp, leur tâche est d'offrir leur carcasse.

À chacun son rôle.

Eschyle et Kong-Zi n'ont pas été marqués d'une seule cicatrice.

Je ne prenais même plus le temps de me relire. Un chroniqueur ne perd pas de temps dans des broutilles.

Après le retentissement des cornes de rappel, je disposais de mon temps comme bon me semblait sous la réserve que je demeure entre les lignes de défense et la rivière qui longeait la forêt du Jade Blanc.

Le temps libre est un joyau pour un gamin de treize ans. Cela permet d'oublier l'atroce contemplé à longueur de batailles. Cela tranche avec une enfance

dénuée de tout temps-mort à courir d'un cours à l'autre, d'un maître à l'autre.

Je disposais donc de quelques douzaines de minutes de liberté avant d'aller converser avec le général dans la tente des opérations militaires. Ou plutôt, avant d'aller enregistrer les plans de guerre du général. Un gamin lettré de treize ans ne parle pas tactique et stratégie militaire. On lui aboie ce qu'il est supposé rédiger et voilà tout.

À chacun son rôle, je viens de l'évoquer.

C'est dans la forêt du Jade Blanc que je connus Fah.

Je la découvris remplissant des jarres de glaise aux abords de la rivière alors que je marchais dans l'obscurité naissante.

Le jour mourrait et une jeune fille remplissait deux cruches d'une boue épaisse et grisâtre.

Ma voix la fit sursauter. On ne s'attend pas à être dérangé lorsque la guerre occupe les hommes à s'entretuer. Et puis, un timbre d'enfant n'a pas sa place aux abords d'un champ de bataille.

Elle me fit révérence en remarquant les motifs jaunes de ma tunique qui indiquaient ma mission impériale.

Je remarquai tout de suite son extrême beauté.

Je me sentis rougir d'une attention pourtant uniquement due à la couleur de mon accoutrement.

Je n'étais qu'un scribe.

Je ne suis toujours qu'un scribe. Un scribe de guerre. Un scribe qui faisait vibrer un empire par ses récits.

Elle était petite. Vêtue comme une sauvage. Des fourrures et des lanières de cuir, à la manière de tatars que nous avions affronté toute la journée durant. Elle avait les cheveux longs qu'elle nouait en des dizaines de petites nattes attachées entre elles par des lanières de cuir noir. Elle était affublée de ce regard que se partagent les grands prédateurs et les plus belles femmes. Ces yeux hypnotiques qui vous font vous languir qu'elle porte son attention sur vous.

Et puis, elle avait la voix cassée. Une voix comme je n'en avais jamais entendu vibrer dans une gorge de femme kin.

Fah était potière. Elle m'expliqua qu'elle avait été dépêchée pour la production de jarres. Elle m'apprit que la guerre consommait un nombre incroyable de poteries.

Des centaines, des milliers même.

Il fallait, en effet, un nombre colossal de récipients afin de transporter le sucre, le sel, l'alcool, le lait de jument, la viande, l'eau, l'avoine pour les chevaux, les pansements, les baumes... Des récipients qui, contrairement aux seaux cerclés, abritaient les contenus de l'humidité et de la température. Un

besoin permanent obligeait une production continue de récipients de toutes tailles et de toutes formes. Elle en avait la charge.

Je l'écoutais à peine. J'étais obnubilé par ses yeux et sa grâce primitive. Elle avait en elle cette force toute cristalline qui permet aux rivières de pourtant fendre les montagnes.

J'en mourrais de rencontrer ma première muse et d'être contraint à investir toute ma poésie dans la description d'une boucherie qui prendrait des mois de siège.

Elle m'expliqua alors ce qu'elle faisait à cette heure tardive près de la rivière. Elle récoltait la glaise, la tourbe et l'argile nécessaire à sa production lorsque la fraîcheur du soir précédait le froid piquant de la nuit.

C'est le moment où la matière est la plus tendre et donc la plus facile à récolter, expliqua-t-elle.

Je crois que j'avais chaud malgré la froideur du soir des terres nordiques.

Elle était simple et gentille, troublante de naturel et de beauté kéraït. Plus belle qu'aucune des concubines que l'empereur se procurait depuis les quatre coins du royaume.

Fah. Fah qui deviendrait mon amie.

Fah que je trahirais comme le lâche que je suis.

Nous nous vîmes le soir suivant et le surlendemain au crépuscule.

Puis, toutes les fins de journées. Toujours sur le bord de la rivière qui allait se jeter plus loin dans le Huang He.

Le jour à contempler la tuerie, le soir à côtoyer l'innocence.

Document retrouvé le : 17 mai 2004

Auteur présumé : Professeur Sang

Langue : Chinois simplifié

Date présumée : entre le 07 et 11 novembre
1988

Titre : Notes expérimentales : l'effet
tunnel et l'effet Hartman

Pékin, le 07 novembre 1988,

A l'attention du Comité du Parti
Communiste de la République Populaire de
Chine

Avant tout propos, je m'accorde
l'honneur de remercier le Comité du Parti,
subventionnant les matériels et programmes
de recherche de notre Institut.

En raison du caractère particulièrement intéressant de nos dernières avancées, ainsi que de votre désir de caractérisation des budgets nécessaires pour les cinq prochaines années, je vous fais part de nos actions les plus notables. Ces dernières nécessitant une connaissance assez conséquente de l'univers quantique et des théories mathématiques non déterministes propres aux frontières floues, je vous adresserai aussi régulièrement que possible des rapports synthétiques vous permettant de saisir l'importance des données collectées et la portée des résultats obtenus.

Les travaux suivants vous détailleront, par conséquent, nos investigations quant aux mécanismes régissant les dynamiques quantiques et pouvant éventuellement être reproduits à l'échelle macroscopique en vue d'utilisations militaires et/ou industrielles.

Je me porte bien évidemment à votre entière disposition afin d'approfondir certains éléments ou expliciter les concepts qui le requerront.

Explication

La mécanique quantique, qui pose des problèmes de représentation puisqu'elle est non relativiste¹², nous permet de considérer, dans le domaine de l'infiniment petit, des éventualités jusqu'alors non envisageables. Grâce à elle, nous avons pu développer la thèse de dualité onde-corpuscule consistant à considérer les particules de matière non pas uniquement comme des corpuscules ponctuels, mais aussi comme des ondes, possédant une certaine étendue spatiale.

Nos recherches nous poussent d'une part à vérifier la véracité de la théorie quantique mathématique, d'autre part à la développer à l'échelle de structure dépassant l'univers de l'infiniment petit et enfin d'en développer des utilisations technologiques.

À la base de nos investigations, les effets dits « tunnel » et « Hartman »

¹² N'obéissant pas aux lois einsteiniennes de l'espace-temps (Département de Recherche de Physique de Pékin)

regroupent, à eux seuls, toute la complexité statistique de la dynamique globale.

L'effet tunnel désigne la propriété que possède un objet quantique¹³ de franchir une barrière de potentiel. Ce franchissement est théoriquement impossible selon la mécanique classique où un corps solide ne peut en traverser un autre. Généralement, la fonction d'onde d'une particule ne s'annule pas au niveau de la barrière, mais s'atténue à l'intérieur de celle-ci. Ceci de manière quasiment exponentielle pour une barrière assez large. Si, à la sortie de la barrière de potentiel, la particule possède une probabilité de présence non nulle, elle peut donc, statistiquement, la traverser. Cette probabilité dépend donc des états accessibles de part et d'autre de la barrière ainsi que de son extension spatiale.

Cette propriété des ondes à franchir des milieux peut être intuitivement ressentie à l'échelle des éléments relativistes avec la

¹³ Onde ou corpuscule (Département de Recherche de Physique de Pékin)

représentation des ondes sismiques, des courants d' eau, de la propagation du son ou de lumière.

Lors de la traversée par effet tunnel, il peut s'avérer que le sommet du paquet d'ondes, associé à une particule, semble être en mesure de franchir la barrière de potentiel à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière. Ce phénomène est nommé « l' effet Hartman ».

Il est associé à une très faible transmittivité que montre la barrière tunnel.

Pour les particules de masse non nulle, c'est-à-dire de la matière (les particules considérées de masse nulle manipulées expérimentalement étant principalement les photons¹⁴), l' effet Hartman demeure le plus souvent caché ou pollué par le filtrage haute fréquence que constitue la barrière, due à la grande dispersion de la transmittivité.

¹⁴ Particule énergétique et de masse négligeable constituant la lumière (Département de Recherche de Physique de Pékin)

Une étude théorique, ou numérique, révèle facilement que le temps de traversée tunnel (défini par le seul moyen du suivi du sommet du paquet d'ondes) devient indépendant de l'épaisseur de la barrière, conduisant les éléments à des déplacements à une vitesse supraluminique¹⁵. L'analyse théorique relie le phénomène au suivi du sommet du paquet, obtenu par la méthode de la phase stationnaire appliquée sur le paquet d'ondes incident et le paquet d'ondes transmis.

Le phénomène existe aussi lorsque l'on traite la particule quantique d'une façon relativiste¹⁶, ou que l'on travaille directement sur des photons. C'est d'ailleurs sur ceux-ci que les premières manifestations expérimentales ont été observées.

La relativité restreinte n'est pas violée en ce sens que l'information portée par ces paquets d'ondes ne peut se déplacer plus

¹⁵ Vitesse dépassant la vitesse de la lumière (Département de Recherche de Physique de Pékin)

¹⁶ Obéissant aux lois einsteiniennes de l'espace-temps (Département de Recherche de Physique de Pékin)

vite que la vitesse de la lumière : ce n'est pas le sommet du paquet qui est la signature de l'information.

Les notes théoriques montrent donc qu'il est hypothétiquement possible de transmettre une onde à travers une barrière, ceci en relation de proportion avec son épaisseur.

Elles montrent, de plus, qu'il est possible de cette onde, associée à une particule, franchisse la barrière à une vitesse dépassant la vitesse de la lumière.

Description de l'expérimentation

Sous l'action d'un champ électrique F , on peut faire sortir des électrons d'un métal (charge q , masse m , énergie E par rapport au bas de la bande de conduction), en particulier d'un métal alcalin de travail de sortie Φ . L'électron est alors soumis à un potentiel triangulaire qui peut, en première approximation, être traité par la méthode BKW : la transmittivité qui s'en déduit (compte tenu des points classiques de retour